

Le sabbat a été fait pour l'homme et non pas l'homme pour le sabbat.

Formule choc, gorgée de sens d'une brûlante actualité. *Le sabbat [...] pour l'homme et non pas l'homme pour le sabbat.* Non pas l'homme pour le repos mais le repos pour l'homme. Entendons : pour l'homme qui travaille, pour lui permettre de reprendre souffle. Il en travaillera d'autant mieux. Mais cette règle évidente de l'efficacité n'est pas uniquement dictée par l'idéologie productiviste. Saint Benoît lui-même ne dira jamais que l'homme est fait pour le repos, pour le farniente. Autrement dit le sens du travail n'est pas de pouvoir vous payer un long week-end au soleil. Le travail n'a pas pour finalité le loisir. Combien de nos contemporains souffrent de ne plus voir de sens à leur travail, sinon celui, absurde, du loisir consumériste.

La perte du sens du travail est liée à la perte du sens du temps. Le sabbat rythme la semaine de travail en la ponctuant d'un rendez-vous sacré : le culte. *Pendant six jours tu travailleras et tu feras tout ton ouvrage, mais le septième jour est le jour du repos, sabbat en l'honneur du Seigneur ton Dieu. Tu ne feras aucun ouvrage, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni ton bœuf, ni ton âne, ni aucune de tes bêtes, ni l'immigré qui réside dans ta ville.* Le sabbat arrête le « faire » pour célébrer « l'être », pour rencontrer les êtres et Dieu en particulier, pour vivre la relation à toutes créatures, à soi-même et au Créateur.

Il est aussi imitation du Dieu qui, ayant achevé son œuvre créatrice, se reposa le septième jour. Car le véritable sens du travail humain consiste à imiter la générosité du Créateur, la contempler dans la beauté de la création pour y participer, s'y inscrire en développant sa propre créativité, entrer ainsi dans ce rythme de Dieu qui donne et se réjouit de donner. Le temps a donc un sens, il n'est pas seulement ce cycle aveugle et infini des saisons. Il a une direction : le don ! Le temps me vise : il se donne à moi ! Le temps m'est donné pour me faire entrer dans le don, pour libérer en moi la gratuité de Dieu. Le temps a un sens, et son vrai nom est le présent, à la double et même triple signification du terme ; le présent : l'instant présent, le cadeau de l'instant et la présence de Dieu, ce mystérieux donateur. L'instant est ce mystère par lequel l'Éternel se donne à nous pour nous apprendre à donner, pour nous emporter dans le don, son éternelle activité.

Le temps a donc un sens, une direction et une signification, et il a un rythme aussi. Il est saint en son origine et en sa destination, à moi de le recevoir et de le reconnaître comme tel, c'est-à-dire de le sanctifier. Le sabbat est pure réception du présent qui me permet d'en retrouver la signification, de me resituer dans la création, de reprendre mon souffle, et d'en garder le rythme.

Or au milieu de cette assemblée de sabbat, une main s'étend. Elle était atrophiée, crispée, incapable de travailler, de participer à l'œuvre créatrice, incapable de donner. La main est l'un des plus éloquents symboles de notre humanité : force, habilité et créativité. Elle concentre en elle ce qui caractérise le génie créateur qui nous fait image de Dieu.

L'homme à la main atrophiée que Jésus invite au centre de l'assemblée sabbatique est incapable de travailler ; il est ainsi dépouillé de son autonomie comme de sa liberté créatrice. Un homme condamné à subir un temps qui n'a plus de sens puisqu'il ne peut plus participer au don, puisqu'il ne peut

contribuer à la création. Il est réduit à l'activité de consommateur, au sabbat incessant, sans cesse et sans sens. L'homme n'est pas fait pour le sabbat, mais le sabbat pour l'homme ! Le sabbat est fait pour l'homme, pour le rendre à sa créativité, à sa générosité, à sa dignité d'image de Dieu.

« Est-il permis, le jour du sabbat, de faire le bien ou de faire le mal ? de sauver une vie ou de tuer ? » Mais eux se taisaient. Alors, promenant sur eux un regard de colère, navré de l'endurcissement de leurs cœurs, il dit à l'homme : « Étends la main. »

L'évangéliste souligne les jeux de regards. *On observait Jésus*, précise saint Marc. Puis l'ayant montré promenant un regard de colère sur l'assemblée muette, l'évangéliste focalise l'attention sur la main étendue au centre de cette assemblée. Comment cette main étendue soudainement dressée au milieu de l'assemblée un jour de sabbat ne ravive-t-elle pas le souvenir reconnaissant de la *main forte et du bras étendu* qui libéra Israël de l'esclavage d'Égypte ? Les pharisiens ne célébraient-ils pas le sabbat pour commémorer cette libération de l'esclavage, leur retour en dignité d'image de Dieu ? Comment ne voient-ils pas que Jésus, au lieu de transgresser la loi, l'actualise ? Comment ne voient-ils pas que, en formant une autre assemblée le jour même, pour chercher comme tuer Jésus, eux-mêmes profanent alors le sabbat au lieu de le défendre !

Quel terrible constat Jésus fait-il ici de son impuissance ! Dieu avait donné une loi à Israël pour préserver sa liberté une fois installé en sa terre. Une loi vise la défense du plus fragile, celui qui n'a d'autre force qu'elle. Une loi n'est ni nouvel asservissement, ni garantie d'un ordre établi qui se réduit souvent au confort des plus forts. La loi défend le faible d'un mauvais usage de la liberté des forts. La loi du sabbat protège les travailleurs, serviteurs, hommes et bêtes, de l'exploitation en rappelant aux Israélites leur propre libération d'Égypte. Mais elle défend donc aussi chacun contre sa propre propension à s'épuiser lui-même à la tâche. La machine, de nos jours, ayant remplacé la main et l'animal, plus aucun rythme ne vient ralentir la cadence, là où la loi n'arrête le travail. Avec la perte du sens du travail, la perte du sens du temps, nous avons aussi perdu la maîtrise du rythme. Autrement dit, le présent a besoin d'une loi pour être protégé. Le présent, dans sa triple signification : l'instant présent, le cadeau de l'instant et la présence du mystérieux donateur. L'instant présent est comme un pauvre qui n'a d'autre force que la loi. Nous traitons Dieu exactement comme nous traitons l'instant et comme nous traitons le pauvre.

Je vous propose donc un travail libérateur en ce pluvieux sabbat, un douloureux examen de conscience avec, pour critère de discernement, ce triple et terrible constat : Je traite Dieu comme je traite le pauvre. Je traite le pauvre comme je traite l'instant. Je traite Dieu comme je traite l'instant.